

RÉFÉRENCES PICTURALES DANS L'ŒUVRE DE GIONO

Les œuvres de Giono présentent à plusieurs reprises, de façon explicite ou implicite, des références à des écrivains, à des œuvres artistiques.

Pendant ce confinement, et avant de nous retrouver concrètement, je vous proposerai de temps en temps une référence picturale de Giono et la confrontation entre cette œuvre et le texte de Giono qui l'évoque. On mesure de cette façon, le phénomène de recréation, d'appropriation de l'œuvre picturale par l'écrivain.

(I) *La Chute d'Icare*, du peintre Breughel L'Ancien, 1558, dans *Jean Le Bleu*, 1932.

Il semble que ce soit la plus longue référence explicite que consacre Giono, dans son œuvre, à une peinture.

Petit rappel de la mythologie grecque :

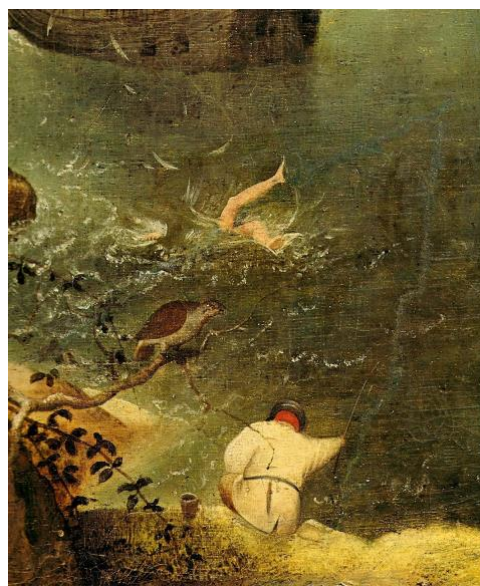
Icare était fils de l'**architecte Dédale** lequel pour échapper à la mort, s'enfuit d'Athènes, se réfugia en Crète à la cour de Minos, et construisit le fameux labyrinthe. Une fois entré, on n'en pouvait trouver l'issue ; Minos irrité contre Dédale (il avait favorisé les amours de Pasiphaé), le fit enfermer avec son fils Icare, dans le labyrinthe. Alors Dédale fabriqua des ailes artificielles qu'il adapta à ses épaules et à celles de son fils. Ils prirent leur essor. Mais Icare oublia les recommandations de son père et il s'éleva trop haut. Le soleil fit fondre ses ailes, il tomba et se noya dans la mer Égée, qui, de cette chute prit le nom d'Icarienne.

Le tableau de Breughel

Dans un paysage lumineux, la vie continue ; personne ne fait attention à la chute du mythique Icare dont on n'aperçoit que les jambes, auréolées d'un peu d'écume. A droite, entre la rive et le navire : le laboureur (épée et bourse posées près de lui), le berger, le pêcheur, s'appliquent à leur travail ; sous le buisson, à gauche, on distingue le cadavre d'un vieil homme. Aventure de lumière et d'ombre jouant sur les collines et sur l'eau. Ce tableau a été parfois interprété comme l'illustration de l'univers de l'alchimie. (je l'évoquerai au prochain Entre les Pages)



La Chute d'Icare, Breughel L'Ancien, 1558



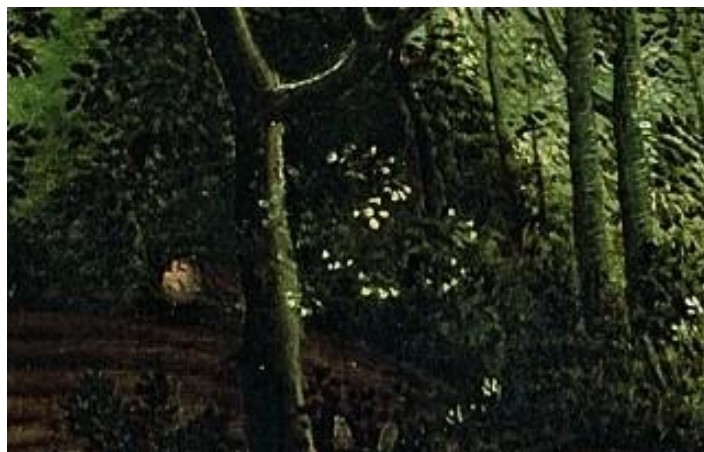
Détails : *Le pêcheur et Icare*



Détails : le berger



Détails : le laboureur



Détails : Le cadavre dans le bosquet

Texte de Giono :

Jean le Bleu est un récit : autobiographie ou roman ? Difficile de trancher...Giono évoque le souvenir de son père et la maison qui fut la sienne dans sa jeunesse.

Dans cet extrait, c'est le père de Jean Le Bleu qui parle et qui raconte à son fils sa découverte du tableau *La chute d'Icare* et comment il a été exaspéré parce qu'il n'arrivait pas à comprendre le titre du tableau de Breughel.

*« C'est dans ce journal que j'ai vu un jour un beau tableau. Il y avait d'abord, devant, un homme gigantesque. On voyait sa jambe nue. Ses mollets étaient serrés dans des muscles gros comme mon pouce. Il tenait d'une main une faucille, de l'autre, une poignée de blé. Il regardait le blé. Rien qu'à voir sa bouche, on savait que, tout en fauchant, il devait tuer des cailles. On savait qu'il devait aimer les cailles grasses frites au plat, et puis le gros vin bleu, celui qui laisse des nuages dans le verre et dans la bouche. Derrière lui, -écoute bien, c'est assez difficile pour te faire comprendre-derrière lui, **imagine, tout un grand pays comme celui-là, plus grand que celui-là parce que l'artiste avait tout mis à la fois, tout mélangé pour faire comprendre que ce qu'il voulait peindre, c'était le monde tout entier.** Un fleuve, un fleuve qui passait dans des forêts, dans des prés, dans des champs, dans des villages. Un fleuve qui tombait finalement là-bas en faisant une grande cascade. Dessus le fleuve, des bateaux volaient d'un bord à l'autre, des chalands dormaient et l'eau était couverte de rodes autour d'eux, des radeaux d'arbres coupés filaient à plat dans le courant ; de dessus les ponts, les hommes péchaient à la ligne. Dans les villages, les cheminées fumaient, les cloches sonnaient, montrant le nez aux clochetons. Dans les villes, il y avait toute une fourmilière de voitures. D'un port du fleuve, de grands voiliers s'élançaient. Il y en avait au repos dans un petit golf des prés ; d'autres qui frémissaient à la limite de la force du fleuve, d'autres déjà partis vers cette force de la mer. Des hommes défonçaient ces poissons à coup de pioche, d'autres portaient sur leurs épaules de grands lambeaux de chair vers leurs maisons. Dans un coin du tableau, justement était la mer. Au bord on la voyait calme et juste assez plissée pour baver contre de grands poissons échoués sur le sable. Les ménagères les regardaient venir du seuil de la porte. Dans les maisons, les âtres étaient allumés. Une jeune fille berçait son petit frère. D'une fenêtre on voyait un jeune homme qui poussait une fille sur un lit. Dans les forêts des hommes coupaient des arbres. Dans les fermes, on tuait le cochon. Des enfants dansaient autour d'un ivrogne. Une vieille femme criait de sa fenêtre pendant qu'on lui volait ses poules. Une accoucheuse sortait d'une maison pour se laver les mains au ruisseau. La commère lui réclamait les ciseaux. Le père fumait la pipe. L'accouchée détournait la tête pour ne pas regarder ce qui se passait entre ses cuisses ; On faisait chauffer des langes autour d'un feu. Près d'un autre feu, on faisait cuire de la viande. Sur un autre feu, on faisait bruler des morts. Les champs étaient pleins de travail. Des hommes labouraient, d'autres semailles, d'autres moissonnaient, d'autres vendangeaient, battaient le blé, vannaient le grain, brassaient la pâte, tiraient les bœufs, battaient l'âne, retenaient le cheval, dressaient la houe, la hache, la pioche ou pesaient si fort sur l'araire qu'ils en perdaient leurs sabots.*

« Tout ça !

« Ça m'avait donné un gros entrain. C'était intitulé : La chute d'Icare

« Sur le moment, je me suis dit : On s'est trompé de titre. » J'ai cherché un petit moment et puis je me suis mis à faire mes souliers.

« Tout le jour, fiston, tout le jour, je me suis dit : la Chute d'Icare, la chute d'Icare ! Icare qui a tué mille coqs et mille poules, des aigles, de tout, qui s'est collé les plumes sur les bras, le duvet sur le ventre et puis qui a essayé de voler. Où est-il ? On s'est trompé de titre !

« Non.

« Le soir, j'ai allumé ma lampe, j'ai regardé, c'était bien ça.

« La –haut, en plein ciel, au-dessus de tout le reste qui continuait, qui ne regardait pas, qui ne savait rien, de tout le reste qui vivait au plein de la vie, là-haut, encore au-dessus de tout, Icare tombait.

« Il était gros comme ça, tiens, comme le bout de mon ongle. Noir, un bras d'ici, une jambe de là, perdu comme un singe mort.

« Il tombait. »

La main maigre de mon père fit un geste pour dire que ça n'avait pas d'importance.

Au bout d'un moment, il ajouta :

« Souviens-toi de ça, fiston. »

On entra dans l'année quatorze sans s'en apercevoir.

Jean Le Bleu, Éditions La Pléiade, ORC II, pp 183-185

Dans ce texte Jean Giono fait du tableau de Breughel l'Ancien, par la voix de son père, une œuvre totale, un univers qui englobe tout le vivant. Le tableau de Breughel devient le sien par sa vision personnelle, par sa puissance à le peupler de ce qui représente la vie et la mort ; on note un fourmillement de personnages, de scènes, de lieux, d'activités. C'est son rêve de romancier de donner à ses romans l'impression de contenir l'univers, hommes, animaux, plantes, d'en exprimer la violence, la cruauté mais aussi la beauté, la grandeur, la générosité. Le style de Giono dans ce texte épouse cet univers cosmique par de longues phrases, un souffle profond. Parfois des phrases brèves relancent le rythme et ménagent des pauses. Dans son ouvrage, *Noë*, Giono écrit « Il ne m'est pas possible de faire connaître l'histoire que je raconte, le livre que j'écris, comme on fait connaître un paysage (comme Breughel fait connaître un paysage) avec des milliers de détails et d'histoires particulières ».

Le père distingue difficilement Icare qui est pourtant le sujet du tableau ! « Il était gros comme ça, tiens, comme le bout de mon ongle ». Presque un pantin désarticulé : « un bras d'ici, une jambe de là ». En revanche, il comprend la signification de ce tableau : « Il tombait. [...] Souviens-toi de ça, fiston ». Icare s'est brûlé les ailes comme le poète quand il tend vers le beau et l'idéal ; et sa chute est souvent inévitable...La réalité l'assaille : « On entra dans l'année quatorze sans s'en apercevoir ».

Nous échangerons **DE VIVE VOIX** au sujet du tableau de Breughel et du texte du Giono : nous lirons le texte à haute voix pour percevoir son rythme, et sa dimension à la fois réaliste, poétique et picturale. Nous compléterons ensemble ces approches et nous évoquerons le peintre Breughel L'Ancien.

A bientôt, pour un autre tableau.

Anne-Marie Prévot